

Le lendemain, le temps était tellement mauvais qu'il était impossible de songer à traverser le fleuve de nouveau, et Tétu, ne pouvant pas rester inactif et n'étant pas sans inquiétude, fit atteler un cheval et alla prendre des informations dans les paroisses de l'île pour savoir si les *raiders* ne s'y étaient pas réfugiés.

Ses recherches ayant été infructueuses et le temps étant devenu plus favorable, les trois amis se rendirent à Beauport, vers le soir, et allèrent passer la nuit à l'hôtel situé près du Sault Montmorency.

Là, de nouvelles contrariétés les attendaient ; on voulut à peine les recevoir, les regardant avec défiance, comme s'ils eussent été des gens suspects. L'hôtelier finit par les loger dans une chambrette où ils faillirent périr de froid.

Peut-être le soupçonnait-on d'être des *raiders*. Ils en étaient bien dignes, les braves qu'ils étaient !

Après avoir passé une partie de la nuit à geler bien plus qu'à dormir, le plus jeune se décida à aller demander un peu de bois pour réchauffer la chambre. Il monte un escalier et va frapper, à tout hasard, à plusieurs portes ; mais partout on le rebute et il se voit forcé de rejoindre ses compagnons et de passer le reste de la nuit à grelotter avec eux.

Le lendemain matin, une vingtaine de personnes du voisinage étaient rassemblées à l'hôtel, attirées sans doute par la curiosité. Car le bruit de l'arrivée de ces trois étrangers s'était déjà répandu dans les environs. Il était évident que déjà les soupçons commençaient à s'éveiller et que le succès de l'entreprise pouvait être facilement compromis. Il était donc important de faire bonne contenance. David et ses compagnons se hâtèrent de se débarrasser de ces visiteurs importuns en dissipant les doutes qui avaient pu naître dans leurs esprits. Tout le monde parut satisfait, surtout en présence de la bonne et loyale figure de Tétu qui faisait passer ce que pouvait avoir de compromettant celles de ses deux compagnons.

Après avoir pris un déjeuner plus que frugal, nos trois voyageurs se séparèrent de ces bonnes gens qui savaient trop bien exercer l'hospitalité et continuèrent leur route jusqu'à une petite distance en bas de l'église du Château-Richer.

Là, leur attention fut attirée par la présence de quelques soldats réunis dans une taverne où David et ses amis entrèrent par hasard. Était-ce un poste de sentinelles placé là, par les autorités, pour surveiller les passants ? S'il en était ainsi, les *raiders* couraient grand risque d'être arrêtés. Heureusement que ces appréhensions furent de courte durée, car David apprit bientôt que c'était un piquet de soldats placé là pour surveiller les déserteurs de l'armée régulière.

A force de questionner les habitants de l'endroit, David parvint à apprendre que, la veille au soir, deux voitures, une cariole et un traîneau, dans lesquels semblaient être des étrangers, avaient été vus au bas de la paroisse de l'Ange-Gardien, descendant vers la bonne Sainte-Anne.

Tétu se douta bien que ce devait être ses *raiders*, et il se hâta d'aller à leur rencontre, espérant bien les rejoindre avant la fin de la journée. A peine avait-il fait quelques milles, qu'il aperçut deux voitures arrêtées en face de la maison d'un nommé Bacon, située à peu de distance de l'église de Sainte-Anne.

Ne doutant plus de la présence de ceux qu'il cherchait, il ne fit qu'un saut de sa voiture à la maison. En ouvrant la porte, il aperçut quatre voyageurs portant le costume d'*habitant*, mais aussi des figures dont la haute distinction trahissait une autre classe.

Atablés devant un copieux dîner, ils étaient en frais d'y faire honneur, avec l'appétit que développent les fatigues du voyage, l'air vif et le froid glacial de notre mois de janvier.

## XXI

Quel avait été leur itinéraire et les causes de leur retard depuis leur départ de Saint-Nicolas ? Arrêtés par la tempête, pouvant à peine se frayer un passage à travers des chemins impraticables, où souvent les chevaux se perdaient dans la neige, ils n'arrivèrent sur le pont de glace qu'en pleine nuit. N'osant entrer en ville de crainte d'être découverts, ils s'aventurèrent sur le chemin tracé sur la glace qui conduisait à Beauport.

Pour comble de malheur, la neige qui n'avait cessé de tomber, poussée par des tourbillons de vent, avait fait disparaître toute trace de route, et nos voyageurs finirent par s'égarer sur le pont. On conçoit facilement quelles durent être leur anxiété. Perdus, aussi bien que leur guide, dans cette immense plaine, où l'on ne pouvait voir à quinze pas devant soi, ils la parcouraient en tous sens sans parvenir à se reconnaître. Leurs chevaux, harassés par une longue et pénible marche, étaient à bout de forces.

Eux-mêmes, épuisés par le froid et la faim, sentaient leurs membres s'engourdir. Qu'allaient-ils devenir ? Que fallait-il faire ? Ils se regardaient et s'interrogeaient sans pouvoir répondre. Enfin, un des guides crut apercevoir quelques ondulations de terrain. Ils y poussèrent leurs chevaux et reconnurent bientôt les rivages de Beauport d'où, après avoir versé bien des fois de voiture, ils parvinrent à regagner le grand chemin.

Les longs retards causés par ce contre-temps et cette

suite de mésaventures, leur firent croire que David et ses compagnons s'étaient lassés d'attendre à l'hôtel St-Charles et les avait précédés sur la côte de Beauport, ce qui les engagea à poursuivre immédiatement leur route. Il y avait à peine une heure qu'ils étaient entrés chez l'hôtelier Bacon, lorsqu'ils virent arriver David.

Celui-ci, s'adressant à l'un d'eux en anglais :

—Connaissez-vous, dit-il, un citoyen de Québec nommé David Tétu ?

A ces mots, tous quatre de se lever de table et de venir donner à leur futur libérateur une chaleureuse poignée de main. On eut dit de vieilles connaissances qui se revoient après une longue absence.

L'amitié fut bientôt faite et les plans organisés pour un prompt départ.

—Hâtez-vous, fit David, de réparer vos forces par un bon repas, car il nous faut partir avec toute la célérité possible. Hier, ma présence et celle de mes deux compagnons a éveillé à Beauport des soupçons qui pourraient bien avoir de mauvaises suites. Peut-être même déjà l'éveil est-il donné à Québec et des policemen sont-ils à nos trousses.

—Pensez-vous vraiment, répartit Collins ?

—En tous cas, répondit Tétu, le plus sûr, c'est de les devancer aussi vite que nous pourrons. Comme j'étais sûr de vous retrouver dans le cours de la journée, j'ai fait préparer de bonnes voitures, munies de peaux de buffle bien chaudes, et conduites par d'excellents chevaux.

—Vous êtes un brave, firent ensemble Bruce et Scott, nous reconnaissons bien là le portrait qu'on nous a fait de vous.

—M. Tétu, dit Collins, en mettant fin à la conversation, soyez assuré de toute notre reconnaissance pour ce que vous avez déjà fait pour nous et pour ce que vous vous proposez encore de faire.

—*Res nec verba*, répliqua David. A plus tard les remerciements ; pour le moment, nous avons besoin d'actions plutôt que de paroles.

On tint conseil, et il fut décidé que David accompagnerait seul les *raiders*, afin d'éveiller moins de soupçons par un plus petit nombre de voyageurs.

Les deux amis de Montréal firent leurs adieux en les accompagnant des meilleurs souhaits pour le succès du voyage, et reprirent tranquillement la route de Québec.

## XXII

Grâce à l'activité de David Tétu qui, en arrivant, avait pris le commandement de l'expédition, et que l'on connaît assez pour savoir qu'il était digne d'être le guide ou plutôt le capitaine de ces vaillants soldats, les voitures qui devaient les emporter étaient devant la porte avant que les voyageurs eussent terminé leurs préparatifs de départ.

—Fouette, Baptiste, cria David au conducteur de la première voiture, après que les *raiders* eussent été installés dans les carioles et bien emmitouffés dans les peaux de buffle.

—Lieutenant, fit Tétu, en s'adressant à Collins pendant que les voitures, entraînées au grand trot des chevaux, glissaient avec un grincement sur la neige du chemin, vous voyez cette vieille église derrière nous ? C'est un lieu de pèlerinage célèbre dans notre pays. Ce matin, en venant à votre recherche, je suis entré un instant dans ce sanctuaire et j'ai recommandé notre expédition à la patronne du lieu. Car, voyez-vous, moi, je suis catholique comme un Canadien. Vous allez peut-être me prendre pour un homme superstitieux. Que voulez-vous, c'est ma conviction. Dans tous les cas, cette prière ne saurait nous nuire.

—Vous avez raison, reprit Collins ; j'appartiens à une autre religion que la vôtre, mais je respecte vos convictions.

En peu de temps, les voyageurs eurent atteint la paroisse de St-Joachim.

Les *raiders*, que l'entrain du voyage et les joyeux incidents des heures précédentes avaient mis en belle humeur, se renvoyaient d'une voiture à l'autre des bribes de conversations.

Scott et Collins, qui étaient naturellement sensibles aux beautés de la nature, et qui avaient des goûts d'artistes, s'extasiaient devant les aspects grandioses des parages de la côte de Beauport. Ça et là, il leur semblait trouver quelques points de vue qui, en leur rappelant les bords accidentés de la rivière Tennessee et de Cumberland, dans le Kentucky, évoquaient dans leurs imaginations le souvenir de leur chère patrie.

Ils furent soudain arrachés de ces réflexions par le bruit des grelots d'une voiture qui venait rapidement derrière eux et qui semblait vouloir les atteindre. Les individus qui la montaient leur parurent avoir une mine suspecte. Le charretier, comme on dit communément au pays, ne cessait de presser son cheval et, en peu de temps, il eut considérablement diminué la distance qui le séparait des jeunes gens.

Les deux hommes, assis à l'arrière de la cariole, éveillèrent d'autant plus leurs soupçons, qu'ils avaient en mains des fusils et des haches qu'ils ne se donnaient pas la peine de dissimuler. Que pouvaient-ils être, sinon des émissaires du gouvernement qui s'acharnaient à leur poursuite ?

—Où sont nos pistolets, s'écria Collins en écartant brusquement la peau de cariole et en se penchant vers le fond de la voiture. Si ces messieurs viennent pour nous arrêter, ils ont oublié que nous sommes quatre, que nous avons des armes et que nous sommes bien résolus à nous en servir. Nous n'avons nullement envie de nous rendre, sans coup férir, comme Young et ses compagnons !

Les pistolets, au nombre de six, étaient de fines armes plaquées d'argent et de formidables engins de défense.

—Gardez vous, reprit Tétu en ramenant tranquillement les peaux sur ses genoux, gardez-vous bien de vous servir de ces armes et d'en venir de suite à des voies de fait. Il faut d'abord voir quels sont ceux qui nous poursuivent, si ce sont bien véritablement des ennemis qui en veulent à notre liberté ; et même s'il en était ainsi, je me fais fort de leur faire entendre raison.

(A suivre.)

## DE TOUT UN PEU

Il n'est bruit, en ce moment, à St-Petersbourg, que du fameux projet fantaisiste conçu par le célèbre prince Soulkowsky. Cet original a l'intention de réunir tous les chanteurs et toutes les cantatrices connus de la Pologne et d'en former une troupe lyrique, dont il serait l'impressario. Il y aurait des représentations à Paris, à Londres, à Vienne et à New-York.

Colossalement riche, l'auteur de cette conception bizarre a déjà étonné la Russie, l'Allemagne et le Danemark par ses folies et ses prodigalités. Les fêtes qu'il donne dans ses domaines des bords de la Vistule sont célèbres dans toute la Pologne.

—o—

LE CABINET DU DOCTEUR.—Le prince de la science est sorti, mais il ne doit pas tarder à rentrer. En attendant son retour, on introduit dans son cabinet un malade de distinction, afin qu'il ait sa consultation avant les autres.

Le malade regarde autour de lui et aperçoit dans un coin, entre autres ornements appropriés au sanctuaire, un squelette très bien monté, du reste. Cette vue lui donne à réfléchir.

—Diable ! fait-il, peut-être un ancien client du docteur !

Et il s'esquive prudemment.

—o—

Un journal donnait dernièrement l'origine du parapluie, mais il a omis de parler de son langage, qui, pour être peu connu, n'en est pas moins éloquent et significatif.

Ainsi, quand dans la rue un monsieur étend le dôme de son parapluie sur une dame, de façon que les gouttelettes d'eau qui s'en échappent retombent sur son chapeau, et non sur celui de la dame, cela signifie que le monsieur aime la dame, mais qu'elle ne lui appartient pas.

Si, au contraire, le monsieur laisse égoutter le parapluie sur la dame, dites hardiment : "Voilà des gens mariés."

Porter un parapluie sous le bras, la pointe en l'air, témoigne du désir d'éborgner la personne qui marche derrière vous.

Prêter un parapluie est signe de folie manifeste.

Déposer un parapluie de soie dans un café ou dans un cabinet de lecture, prouve surabondamment qu'on est dégoûté de son riflard.

Il faut surtout avoir soin de ne pas l'oublier, quand le temps menace, car, comme dit la chanson en vog e

Il n'a pas de parapluie,  
Ça va bien quand il fait beau,  
Mais quand il tombe de la pluie,  
On est mouillé jusqu'aux os.

—o—

La glace pure, dans laquelle il n'y a pas de neige, a la force suivante : Epaisse de deux pouces, elle porte un homme à pied ; à quatre pouces d'épaisseur, elle peut porter un cheval en marche ; à six pouces, elle supporte les bêtes à cornes et les voitures légèrement chargées ; à huit pouces, les voitures lourdement chargées, et à dix pouces d'épaisseur elle peut porter mille livres au pied carré.

—o—

Un juif juïssant, de Cincinnati, a pris la peine de faire venir, du caveau où Abraham et Sarah sont supposés avoir été enterrés, un peu de poussière qui a été éparpillée sur sa fosse.

—o—

Un autre mouvement perpétuel : Vous vous absentez pendant six mois, mais votre mètre à gaz marche tout le temps.

—o—

Une annonce intéressante : "Un piano, presque neuf appartenant à une dame qui part en voyage, avec une boîte en palissandre et des pieds sculptés."